Document généré le 16 juil. 2025 07:46

Culture

Sexy Dressing Etc., Essays on the Power and Politics of Cultural Identity, par Duncan KENNEDY, Cambridge et London : Harvard University Press, 1993, 258 pages, 24,95$ US (relié)

Bernard Arcand

Volume 17, numéro 1-2, 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1084034ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1084034ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)
2563-710X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Arcand, B. (1997). Compte rendu de [*Sexy Dressing Etc., Essays on the Power and Politics of Cultural Identity*, par Duncan KENNEDY, Cambridge et London : Harvard University Press, 1993, 258 pages, 24,95$ US (relié)]. *Culture*, *17*(1-2), 118–120. https://doi.org/10.7202/1084034ar

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

de l'acteur, celui du spectateur, etc. Il poursuit sa réflexion sur le regard du spectateur à travers le terme photogénie, développé par Epstein dans les années 1920, puis à travers le cinéma d'Ophuls, ce dernier offrant un mode de représentation alliant désir et style « baroque », signe d'une dramatisation de la répression. Il résulte de ces nombreuses réflexions la nécessité de tenir compte à la fois, dans les théories du cinéma, de l'analyse textuelle et de la recherche ethnographique.

La troisième partie présente d'abord un chapitre majeur intitulé : « Une avant-garde pour les années 90 ». Willemen fait d'abord état d'un premier trait caractéristique important du cinéma d'aujourd'hui : l'autonomie de la « monstration » par rapport à la narration, la représentation développant un discours qui échappe au modèle hiérarchique traditionnel. Nous rejoignons ici certains propos émis par de nombreux chercheurs par rapport à la « postmodernité ». Mais la force de l'approche de Willemen tient dans le « second niveau » qu'il considère primordial dans cette nouvelle avant-garde : l'aspect narratif qui intègre le modèle générique à des histoires particulières. Il donne comme exemples des films qui ont très tôt présenté cette orientation, comme Passion de Godard (1981) qui met en place un réseau de références à la peinture, ou Ceddo de Sembene (1976) qui utilise la littérature orale, démontrant ainsi l'importance d'aborder, certes, la question du cinéma sur le plan historique, mais aussi et surtout celle de questionner l'histoire cinématographique. Il s'attarde ensuite, dans le chapitre suivant, au cinéaste Amos Gitai qui a su développer, tant à la télévision qu'au cinéma, une approche qui respecte l'altérité, les différences socio-culturelles. Suit une réflexion sur le « troisième cinéma », ce dernier ne pouvant, affirme Willemen, être perçu selon le modèle ethnocentrique développé dans les années 1970. Il questionne les rapports de domination/subordination, centre/périphérie, résistance/hégémonie, faisant référence à Bakhtine et à l'urgence de repenser le « troisième cinéma » aujourd'hui. Le chapitre suivant, relatif au concept de cinéma « national », développe la nécessité de tenir compte désormais du chevauchement entre le multiculturalisme et la spécificité nationale.

La quatrième partie est constituée d'un seul chapitre sur la cinéphilie, le « désir du cinéma ». La critique cinématographique constitue un sujet essentiel de ce chapitre, dans le contexte de ses « règles de validité » sur le plan historique : la tradition humaniste, l'approche psychanalytique, etc. Willemen étend alors ses propos sur le danger de la « dérive », l'analyse des films par le spectateur servant bien souvent à renforcer l'approche choisie au lieu du contraire. Il traite de l'importance, maintenant que les études cinématographiques sont considérées comme une discipline autonome, de concevoir de nouvelles approches. Il cite en exemple Serve Daney dont l'écriture allie la dimension institutionnelle et un fort degré de créativité. Un échange à ce sujet avec un collègue australien, Noel King, termine à la fois le chapitre, la partie et le livre.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, il s'agit ici d'essais avec la dimension expérimentale qui caractérise l'organisation des textes et le mode d'écriture. Le lecteur se retrouve devant une richesse d'informations qui le laisse dans l'état d'esprit du « désir du cinéma », de la cinéphilie. Il voudrait davantage. Les études cinématographiques comparées sont récentes et peu développées. Le travail de Willemen convainc de la nécessité d'aller dans la direction dont il déploie de nombreuses avenues.

❖ *Sexy Dressing Etc., Essays on the Power and Politics of Cultural Identity*, par Duncan KENNEDY, Cambridge et London : Harvard University Press, 1993, 258 pages, 24,95$ US (relié).

Par Bernard Arcand

Département d'anthropologie, Université Laval

Les gens qui prennent soin de maintenir en bon ordre leur bibliothèque n'auront aucun mal à ranger cet ouvrage : quatre essais sur la politique et la culture populaire américaine rédigés par un humaniste professeur de Droit à l'université Harvard. Dans une revue consacrée à l'anthropologie, il semblerait peut-être inopportun d'accorder trop d'espace à un auteur qui n'entretient apparemment aucun lien avec la discipline. Sauf pour en résumer le plus honnêtement possible les principaux raisonnements de manière à indiquer en quoi ce livre devrait, ou non, intéresser l'anthropologie.

Le premier essai reprend le texte d'une conférence à l'institut Gramsci de Rome, dans laquelle Duncan Kennedy brosse le triste portrait des intellectuels radicaux au sein de la société américaine, éternels mal aimés de travailleurs qui ne les écoutent jamais et qui préfèrent se soumettre docilement à la dictature du capital par intérêt économique élémentaire. Du fait de leur distinction et leur isolement, ces intellectuels ressemblent à un groupe ethnique, un de

plus parmi tant d'autres au sein de la société américaine. Et le stéréotype courant prétend qu'en Europe, au contraire, les intellectuels profitent d'une position sociale bien supérieure et demeurent privilégiés par l'appui de milieux culturels davantage préoccupés par des valeurs morales et des idéaux politiques autres que bassement matérialistes. Cependant, le respect dont jouissent ces intellectuels européens prend trop souvent des airs de bénédiction d'une mystérieuse Grâce céleste qui leur aurait accordé le droit et le devoir de réfléchir au nom des autres et, du coup, les aurait incités à s'approprier tant que possible du pouvoir de l'État. Il ne faut donc jamais se surprendre de les voir tout naturellement poussés à adopter des positions généralement plus nationalistes que radicales : ces gens-là croient très profondément au maintien de leur mode de vie et de leurs façons de faire. Mais le monde change. Le choc et le télescopage de cultures diverses, portées pour la plupart par des immigrants sans élites, et dans un contexte de développement économique rapide, ont généré une culture populaire américaine dont la propagation planétaire constitue une véritable révolution. Pourtant, les intellectuels n'aiment pas beaucoup la télévision américaine, ils en parlent sur le ton qu'ils ont toujours utilisé pour mépriser les paysans. Et c'est ainsi que, dans ce monde nouveau et moins centralisé, quand s'abolissent les frontières entre secteurs primaire et tertiaire qui fondaient les rapports de classe, les intellectuels, souvent incapables de s'organiser et de se déterminer eux-mêmes (tout en le recommandant à tous), sont appelés à devoir tenir de plus en plus de discours sans conséquences. Pour l'avenir prévisible, leur rôle consistera à bavarder tout en prenant le thé en compagnie du Bourgeois gentilhomme.

Dans le second essai, Kennedy défend la politique du « affirmative action » dans les facultés de Droit américaines, arguant que ces institutions sont des instruments du pouvoir et que tous doivent profiter du droit démocratique d'y être représentés. Mais il plaide par surcroît que le Droit n'en sera alors que meilleur puisque les notions traditionnelles de « qualité », de « savoir » et de « mérite académique » ne sont jamais abstraites et devraient surtout jamais être désincarnées. Notons ici que plusieurs trouveront l'auteur, sur ce point, nullement radical. Autant il convainc par son analyse du fait que certains groupes particuliers profitent du système actuel et protègent ce privilège, autant il demeure imprécis et vaguement conservateur lorsqu'il s'agit de discuter de l'existence réelle de ces « groupes sociaux » ou « catégories sociales » dont il faudrait pourtant faire la preuve afin de justifier leur participation au programme ; en faire profiter tous ceux et celles qui ne sont pas simplement hommes blancs sans handicap, cela fera très vite beaucoup de monde !

Le radicalisme de l'auteur revient dans son troisième essai. Inspiré par les travaux de Robert Hale et de Michel Foucault, il lance une discussion à plusieurs voix avec le libéralisme classique et le marxisme orthodoxe au sujet du rôle fondamental du Droit en société. Adoptant une attitude que les anthropologues connaissent bien, Kennedy prend le recul nécessaire pour suggérer que les règles de loi font beaucoup plus qu'assurer le cadre des négociations et affrontements entre groupes en compétition. De fait, les règles de la loi définissent les conditions fondamentales de toute distribution du pouvoir et doivent donc être, elles-mêmes, tenues responsables de la création d'au moins une partie des inégalités sociales. Dans la société moderne, les notions de « normes » et de « consensus » n'ont de sens pratique que dans les textes de loi et à travers les interprétations de la cour.

Dans un dernier essai, beaucoup plus long, Kennedy aborde les questions d'abus sexuel, de mode sexy (d'où le titre du livre) et de la relation entre les deux. En d'autres termes, est-ce que l'habillement aguichant et provocant de certaines femmes explique et en quelque sorte excuse les abus sexuels dont elles sont victimes, ou faut-il croire plutôt que ces modes sexy constituent simplement un autre détail supplémentaire d'une relation connue d'inégalité entre les sexes au sein d'une société patriarcale ? L'auteur met beaucoup de temps à ne pas répondre. Parce que la question ainsi posée (et telle que fréquemment débattue en société) reste trop simple et parce qu'il veut en faire le tour. Mais son examen ne prend jamais assez de recul, de sorte qu'il commente pratiquement chacune des positions populaires dans ce vaste débat social, depuis la gauche traditionnelle jusqu'au féminisme de droite. Ce qui rend impensable tout résumé. Pis encore, Kennedy ne semble pas à l'aise avec le sujet. Il hésite et il doute, sa position demeure ambiguë, il se cherche quelque part entre la sympathie de la rectitude politique et le danger d'une négation de son propre désir, l'abus sexuel le dégoûte, Madonna le fascine, l'hésitation, sinon le malaise, semble palpable. Vers la fin de l'essai, après 84 pages de discussion, il en arrive à admettre (p. 209) : « *For many people, myself included, the relationship between what it is exciting to produce or consume and what is 'good' is profoundly complex, and problematic* ». Le lecteur sera heureux d'apprendre que la vie mérite encore d'être essayée !

En somme, on trouve dans ce livre une contribution franche et souvent intéressante à certains débats actuels importants. Pour qui s'intéresse à ces débats, Duncan Kennedy fournit matière à réflexion et l'occasion de discuter avec intelligence. Toutefois, si l'on s'intéresse principalement aux questions d'identité culturelle (promises en sous-titre), à l'analyse des rapports de genre ou des rapports entre individu, société et État, il faut prendre conscience que l'anthropologie a déjà, ailleurs, fait mieux.

❖ *Music among the Zu'/'wa-si and Related Peoples of Namibia, Botswana and Angola*, par Nicholas M. England, 1995, New York & London : Garland Publishing, Harvard Dissertations in Folklore and Oral Tradition, 417 pages (relié).

Par Emmanuelle Olivier

LACITO-CNRS

L'ouvrage de Nicholas England est le premier et jusqu'à présent le seul qui soit entièrement consacré à la musique des Bochimans Zu'/'wa-si de Namibie. Il s'agit d'une version remaniée de sa thèse de doctorat soutenue en 1968. L'auteur s'est donné comme objectif de décrire les divers répertoires musicaux zu'/'wa-si en usage au milieu du 20e siècle, d'en faire une analyse musicale, de situer le phénomène musical dans son contexte de production et, enfin, de montrer les relations de cette musique avec celles avoisinantes sans omettre leurs dimensions historiques. Il s'agit là d'une monographie musicale, qui, en nous faisant découvrir pas à pas l'univers musical des Zu'/'wa-si se révèle passionnante.

Après une présentation générale des Bochimans (localisation, histoire, caractéristiques physiques, mode de subsistance, organisation sociale, langue, relations avec les populations environnantes), l'auteur divise la musique en deux catégories : *musique instrumentale* (instruments mélodiques sans et/ou avec voix) et *musique vocale* (sans ou avec instruments percussifs et/ou battements de mains) en prenant soin de préciser que, dans la langue zu'/'wa le terme « chant » désigne aussi bien les pièces instrumentales que vocales. Pour l'analyse, l'auteur découpe la musique zu'/'wa en *répertoires* attestés par deux traits : chacun d'eux porte un nom vernaculaire et est lié à une ou plusieurs circonstance(s) d'exécution précise(s). Après quoi, chaque répertoire est traité selon l'ordre suivant : 1) arrière-plan historique ; 2) usages dans la société zu'/'wa des années 1950-1960 ; 3) enfin, une analyse fouillée de la musique, fondée sur des transcriptions effectuées d'après des enregistrements de terrain et qui figurent en annexe. Fait suffisamment rare pour être signalé : une cassette des enregistrements peut être commandée à l'éditeur. England insiste sur le fait que cette étude s'appuie sur le discours et la pratique musicale des Zu'/'wa-si dont les témoignages, recueillis durant les Expéditions Peabody-Harvard Kalahari (1950-1961), sont rapportés tout au long de l'ouvrage.

La première partie est consacrée à la musique instrumentale. Pour chaque instrument, l'auteur propose une description organologique, suivie d'explications détaillées concernant la technique de jeu. De nombreux termes vernaculaires y figurent. En premier vient l'arc de chasse que l'auteur considère comme étant le seul instrument spécifiquement bochiman. Celui-ci, « par les propriétés acoustiques de sa corde vibrante » (p. 39), aurait influencé l'ensemble du système scalaire bochiman. L'analyse de plusieurs pièces pour arc révèle l'existence de traits qui se retrouvent, en substance, dans l'ensemble des pièces zu'/'wa. Ainsi, England observe que le matériau musical est compris à l'intérieur d'une période réitérée avec ou sans variations : celle-ci est constituée d'éléments dont le nombre est variable et qui n'occupent pas une position fixe. Au sein d'une même pièce, plusieurs lignes mélodiques sont exécutées simultanément. Quant aux figures rythmiques, elles ont souvent un caractère asymétrique. Suit la description d'instruments zu'/'wa d'origine bantoue : deux arcs musicaux (l'un à résonateur buccal avec corde métallique divisée en deux parties et l'autre avec corde en écorce de palmier), une vièle monocorde et un lamellophone, d'introduction très récente. England traite enfin du pluriarc dont il existe deux types : le premier à 4 cordes, le second à 5 cordes.

La première partie s'achève par une description de la systématique musicale des pièces pour pluriarc avec accompagnement vocal, mais qui s'applique également aux chants collectifs a cappella. Cette description d'une grande concision nous introduit à l'intérieur d'une musique dont les principes étaient jusqu'alors largement inconnus. On apprend ainsi que plusieurs chanteurs utilisent les mêmes matériaux musicaux en élaborant des lignes mélodiques différentes, tout en leur ajoutant des variations personnelles. En alternant ces matériaux, ils créent un complexe contrapuntique qui change constamment, au fur et à mesure des répétitions variées de la période. Puisqu'il n'existe aucune contrainte pour l'exécution d'une mélodie spécifique à tel ou tel moment du chant, il est impossible de prédire l'exact contenu d'aucune